

FOI ET DEVELOPPEMENT

49 rue de la Glacière - 75013 Paris - France
Tel 33(0)1 47 07 10 07 - e-mail: publications@lebret-irfed.org

N° 318 – Novembre 2003

LES RELIGIONS, UN DEFI A LA MONDIALISATION LIBERALE

par Felix Wilfred

Dans sa livraison de l'automne 2003, la revue *Recherches* s'interroge : « *Qu'est-ce que le religieux ?* ». Un volume de plus de 400 pages. .. sans véritable réponse ! En revanche, le lecteur découvre une question plutôt déroutante : « *Comment expliquer le retour contemporain de la croyance religieuse sur les décombres des religions instituées ?* ».

L'acharnement, de la part d'une publication à vocation scientifique, à vouloir évoquer le « *spectre* » de la religion nous étonne encore davantage lorsque nous lisons sous la signature de Marcel Gauchet qu'un « *tournant* » de l'histoire est en train « *d'achever de liquider les vestiges d'organisation religieuse qui subsistaient parmi nous* » (1).

Décombres, vestiges, discrédit, déclin... Les mots les plus durs sont choisis pour évoquer le christianisme en perdition, les menaces de fanatisme, le retour du « sacré » dans le monde sécularisé. Donc, tout est dit ? À *Foi et Développement*, nous ne le pensons pas. Et c'est en termes de *défis* que la religion est envisagée face à la mondialisation, par Felix Wilfred, chercheur en Inde.

Les défis, à vrai dire, concernent d'abord les religions elles-mêmes dans leurs relations mutuelles et leur rôle au sein de la société civile. Au lieu d'entretenir un chauvinisme très dommageable à leur propre réputation, elles sont appelées ici, toutes ensemble et chacune selon son charisme, à « *s'investir dans la pratique de la justice* ». Comme il n'y a pas de justice, ni de paix sociale, sans le respect du pluralisme culturel, il revient également aux religions de faire droit à toutes les minorités de leur présence dans la communauté nationale.

La mondialisation ne devrait nullement signifier uniformisation culturelle, spirituelle, religieuse. Néanmoins, les religions, face aux nouvelles donnes, ne peuvent refuser de se livrer à de profondes transformations internes. Aucune, en tout cas, ne peut prétendre supplanter, soumettre ou marginaliser les autres. Sauf à risquer une explosion de violences. Dieu nous en préserve !

Albert Longchamp

(1) Recherches, Revue du MAUSS, no22, second semestre 2003, p. 312. Ed. La Découverte -MAUSS, Paris.

* Felix Wilfred est professeur à l'École de philosophie et d'études religieuses de l'Université de Chennai (ex Madras) en Inde.

Le monde qui se globalise est un monde où la connaissance et l'information sont disponibles en abondance et instantanément. Dans le monde d'aujourd'hui, la capacité technologique de manipuler la puissance de la nature, en biotechnologie par exemple a atteint de nouveaux sommets. Avec tout ce trésor de connaissances à sa disposition, l'humanité doit se poser des questions fondamentales sur le vrai rôle et le but de la connaissance. Car le

monde moderne a assisté à une mutation du rôle de la connaissance: de moyen de liberté elle est devenue moyen de pouvoir.

Sur ce point, les traditions religieuses sont mises en demeure de jouer un rôle nouveau et provocateur. Elles peuvent aider à sauver la connaissance pour qu'elle s'oriente vers une libération globale de l'homme, particulièrement en faveur des victimes de notre monde actuel.

Des fins déshumanisantes

Le premier Premier Ministre de l'Inde, Jawaharlal Nehru, fondait de grands espoirs dans la connaissance scientifique quand il disait en 1960: « *Seule la science peut résoudre le problème de la faim et de la pauvreté, de l'insalubrité et de l'analphabétisme, de la superstition, des coutumes et traditions étouffantes, du gaspillage des immenses ressources d'un pays riche peuplé de gens affamés* ¹ ». ».

Ce que ces mots expriment c'est l'attente d'une vision émancipée de la connaissance scientifique. Mais malheureusement, comme en témoigne largement la situation mondiale actuelle, une grande partie de la science et de ses applications (technologie) sont employées à des fins déshumanisantes. Et une des raisons de cet état de fait est que le système de connaissance qu'est la science a perdu son rapport à la liberté.

Avec le temps, on a assisté à une dissociation de la connaissance d'avec le projet d'émancipation. Albert Einstein a vu les conséquences de cette philosophie dans le domaine de politique l'éducation. C'est pourquoi il soulignait la responsabilité sociale qui devait accompagner l'acquisition du savoir : « *L'éducation, en plus de stimuler les capacités innées d'un individu, devrait s'efforcer de développer en lui le sens de la responsabilité à l'égard de ses pairs au lieu de glorifier son pouvoir et ses succès dans la société contemporaine* ».

Le caractère altruiste et serviable de la connaissance est issu d'une tradition universelle qui relie la connaissance non au pouvoir mais à la liberté. Et quel que soit le pouvoir, elle est le fruit de la liberté. Un pouvoir qui ne sert pas à racheter le genre humain, tel qu'il est le plus souvent utilisé dans la science et la technologie modernes, conduit à la domination, la violence et la destruction. En revanche, un pouvoir racheté par la liberté conduit à une transformation créative. Ceci est vrai tout autant pour le monde intérieur que pour le monde extérieur, pour le microcosme autant que pour le macrocosme, tant les uns et les autres sont intrinsèquement liés.

Dans la tradition classique hindoue, c'est la connaissance ou la conscience claire de la vérité (*gnana*) qui conduit à *moksha* ; et, dans la tradition bouddhiste, c'est l'illumination ou l'éclaircissement de la connaissance qui nous conduit au *Nirvana* -l'état de totale liberté. Dans la tradition chrétienne, on trouve le célèbre axiome de Jésus : « *La vérité fera de vous des hommes libres* » (Jn 8 : 32).

Management, le mot à la mode

La mondialisation a aussi imperceptiblement conduit à une autre manière de gouverner. Elle s'adapte au programme général des avantages acquis selon lequel le monde, à tous les niveaux, doit être administré par ceux qui ont le savoir et le pouvoir. Les décisions sont progressivement réservées à un groupe de plus en plus limité de personnes. La conséquence sur la majorité des autres personnes est qu'elles sont considérées comme de simples objets privés de toute subjectivité et de toute capacité d'être acteurs. Les signes de ce changement sont visibles partout. « *Management* » est le mot à la mode le plus cher aux idéologues et avocats de la mondialisation.

Tout cela revient à un processus de dépolitisation avec toujours moins de participation des personnes. Aujourd'hui, les inégalités et les injustices sont masquées sous l'habit du management. Les luttes politiques, les protestations et les contestations contre l'ordre établi sont frappées d'anathème. Et ainsi les batailles de haute lutte pour la démocratie, la participation politique et les droits sont reléguées au passé et considérées comme nulles et non avenues pour l'ordre actuel d'un monde globalisé.

Pour citer un exemple, nous savons que depuis l'avènement de la révolution industrielle, l'humanité a parcouru un chemin ardu pour revendiquer et instaurer les droits fondamentaux des travailleurs et leur sécurité. Mais ces acquis ont été abandonnés et nous voyons, en Asie par exemple, non pas un mouvement vers une plus grande sécurité pour les travailleurs mais un mouvement vers une précarité progressive du travail. Les travailleurs sont, comme nous le savons, sous la menace constante de la réduction de leurs dépenses et de la perte de leurs moyens d'existence³.

Ces constats étant faits, nous nous rendons compte de l'importance de faire émerger des forces nouvelles qui feraient respecter la dignité et les droits de la personne humaine et lutteraient pour sa participation à façonner le monde dans les sphères politique, économique, culturelle et autres. Les religions ne pourraient-elles pas être cette force ? Je pense que, par principe, aucune religion ne se prononcerait contre la dignité de la personne humaine. Mais la question importante est de mettre la théorie en pratique. Or, la dignité de la personne humaine est garantie quand les conditions sont créées pour qu'elle puisse s'épanouir et développer ses propres capacités.

La façon de gouverner devrait laisser un espace à l'autodétermination individuelle et collective. Les formes démocratiques de gouvernement tendraient vers cet objectif à condition que la démocratie ne soit pas formelle mais substantielle. Mais le mode de gouvernement revendiqué par la mondialisation ronge toutes les formes d'autodétermination. En d'autres termes, contrairement à la façade qu'elle présente, la mondialisation va à l'encontre de la pratique de la démocratie, de l'autodétermination et de la vraie liberté humaine.

Je pense que les religions pourraient jouer un rôle essentiel en contribuant positivement à la construction de la société civile comme un élément important d'une gouvernance participative. La société civile est l'espace dans lequel les personnes agissent et échangent leurs points de vue et leurs opinions sur des questions relatives à la société⁴. En cette époque de manipulation, nous voyons combien même la société civile est exploitée et récupérée par le capitalisme mondial à ses propres fins. Il nous faut garder cela à l'esprit et être sur nos gardes pour que la société civile agisse en toute liberté et ne se laisse pas handicaper par les avantages acquis du marché.

Uniformisation ou pluralisme

Le pluralisme a toujours été une caractéristique de la vie en Asie et, sans elle, l'Asie perd tous ses espoirs pour l'avenir. Au contraire, les formes et les modes que crée la mondialisation sont par nature uniformisants. On peut l'observer dans les saisissants modèles communs de production, de distribution (commercialisation) et de consommation des denrées alimentaires et des services partout dans le monde. Deux processus sont sous-jacents à la tendance uniformisante de la mondialisation : la marchandisation et la monétarisation. En convertissant chaque chose en objets de commerce pour le marché et en imputant à chaque chose une valeur monétaire, la mondialisation poursuit son grand projet d'uniformisation.

Sous l'égide de la mondialisation, l'uniformisation a même été extrapolée au domaine de la nature. Les plantations en monoculture (fascisme écologique) et les cultures de rente ne sont autres que le reflet des tentatives d'uniformiser la société et la culture. De plus, la mondialisation écrase comme un rouleau compresseur toutes les identités et les différences. Elles sont considérées au mieux comme folkloriques et comme résidu du passé dont, selon les idéologies de la mondialisation, le monde doit se débarrasser.

Si nous traduisons tout ceci en termes de pouvoir, cela signifie que ceux qui exercent le pouvoir et contrôlent la société sont clairement du côté de l'uniformisation tandis que les victimes sont du côté du pluralisme. Le pluralisme est un appel à la décentralisation et à la participation, tandis que l'uniformisation est un processus d'accumulation de pouvoir. Le pluralisme s'exprime de différentes manières et à différents niveaux. Pour les peuples et les groupes marginalisés, une manière forte de mettre au défi la mondialisation et son idéologie est d'affirmer leurs identités diverses et multiples. Pour le marginalisé, la perception de sa

différence est source d'énergie et de dynamisme pour affirmer son identité et revendiquer sa place légitime.

Ces peuples ou ces groupes cherchent à se différencier des autres, surtout quand des politiques d'assimilation leur sont imposées sous prétexte d'apporter une solution à leurs problèmes. Dans ce cas, l'affirmation de la différence est une arme contre une intégration habile. Cette différence devient aussi quelque chose à quoi on a droit, spécialement quand elle est la conséquence d'un passé de discriminations et de désavantages. Plus important encore. L'affirmation de la différence est le chemin par lequel les personnes marginalisées parviennent à percevoir consciemment et à reconnaître leur moi collectif. En d'autres mots, la différence est essentielle pour la construction de leur subjectivité comme moteur principal de leur émancipation.

Cette différence que représentent les diverses identités et les groupes réprimés est l'expression de la volonté de Dieu qui a voulu aussi la biodiversité dans notre monde. Pour cette raison, aucune religion ne peut souscrire à une vision de la réalité qui tend à abolir, les différences sous prétexte d'une pseudo-unité. Tout comme la différence entre la femme et l'homme est précisément le fondement de leur union intime et la célébration de la vie, de même les différences dans la communauté humaine deviennent le fondement d'une vraie unité de l'humain.

Pour les religions, encourager la différence et le pluralisme entraîne aussi l'obligation de s'investir dans la pratique de la justice, c'est-à-dire s'occuper et être solidaire des plus faibles. Le pluralisme est, en fin de compte, une question de justice. La justice exige que nous respectons l'autre, individuel et collectif, en son altérité. C'est là le fondement de toute théorie et de toute pratique de la justice. Dénier le pluralisme tue la justice avant de détruire l'unité. C'est en affirmant leur différence que les pauvres ont une chance de reconquérir leur autonomie. Le pluralisme est une défense du pauvre et son espoir dans un monde global uniformisant.

Le défi pour les religions est de donner expression à cette conception de la justice au sein des sociétés multiculturelles et multiethniques en ne faisant qu'un avec les identités opprimées et marginalisées. En somme, les religions ne devraient pas se méfier de ces questions épineuses d'identités ethniques, linguistiques et régionales mais devraient s'engager sur la question de la différence et donner partout un soutien non équivoque à toute mesure politique, légale ou sociale en faveur des identités maltraitées. I

Une éducation commercialisée

La mondialisation se propage à travers les nations et les continents par les mouvements instantanés du capital et non par le fruit du travail. Ce processus économique doit être compris lui aussi dans ses présupposés et ses implications philosophiques et éthiques. C'est là que nous commençons à réaliser le rôle important que les religions sont appelées à jouer. Sous-jacente à la mondialisation se trouve la philosophie du néolibéralisme qui place l'individu et son autonomie au-dessus du bien pour tous - particulièrement les plus faibles.

Je voudrais illustrer ce point en faisant allusion au scénario actuel dans l'éducation. L'éducation en temps que connaissance est un acte noble. C'est pourquoi, dans nos cultures asiatiques, les enseignants ou les maîtres ont été toujours tenus en haute estime. Il y a quelque chose de profondément spirituel et de métamorphosant dans l'éducation. Mais aujourd'hui, l'éducation est tellement commercialisée et monétarisée qu'elle est devenue pour l'individu un moyen de renforcer sa capacité à gagner plus et maximiser le profit.

La mondialisation par son processus et sa philosophie sous-jacente crée un environnement dans lequel la recherche de soi-même selon un mouvement centripète s'infiltré partout. Les vents du capitalisme libéral par lesquels la mondialisation est poussée ne sont autres que ceux d'une avidité institutionnalisée.

Ceci concorde avec le principe fondateur du libéralisme selon lequel chaque chose trouvera sa place si chacun recherche son propre intérêt. Mais cela limite de façon radicale la capacité des êtres humains à aimer, rendre service et espérer avec et pour les autres. Quand tout dans le monde s'inscrit dans un mouvement centripète, nous créons naturellement un monde d'égoïstes.

La tradition chrétienne propose une orientation radicale vers l'autre que l'on considère comme le prochain. Le bouddhisme, la tradition des religions pan-asiatiques soulignent l'importance de la sagesse (*prajna*) et de la compassion (*karuna*) pour la souffrance des autres. L'hindouisme parle de *lokasamgraha* (le bien-être de tous) comme quelque chose à rechercher continuellement.

Nous trouvons des orientations similaires dans d'autres traditions religieuses en Asie C'est un mouvement centrifuge qui élève, ennoblit et sauve le monde. C'est l'antidote au mouvement centripète mortel. Avec de telles ressources à leur disposition, les religions sont en capacité de défier le mouvement centripète existant dans la mondialisation contemporaine et de contribuer à créer une culture et un environnement dans lesquels le mouvement centrifuge puisse prospérer et fleurir.

Un darwinisme social

Derrière l'économie néolibérale et le marché qui sont les moteurs de la mondialisation se cache un grave danger. Une idéologie dont les racines plongent dans la doctrine biologique de Darwin au siècle dernier. Selon Darwin, il existe un processus de sélection naturelle selon lequel parmi les innombrables espèces, plantes et autres êtres vivants, seulement quelques-uns survivent tandis que les autres périssent. C'est une question de survie du plus capable et c'est dans l'ordre de la nature. Quand cette idéologie est rapportée aux relations interpersonnelles, on l'appelle le *darwinisme social*. Selon cette idéologie, dans la relation entre l'économie et le marché, une sélection naturelle s'installe grâce à la compétition. Ceux qui en seront capables survivront, les autres seront condamnés à périr.

Par conséquent, l'idéologie évolutionniste de la sélection naturelle dans l'économie mondiale contemporaine, marchande et commerciale, hypothèque les perspectives d'avenir humanistes et précipite notre monde vers une catastrophe pour l'écrasante majorité des pauvres sur notre globe. L'idéologie adoptée par la mondialisation va dans cette direction. Ainsi, nous sommes témoins dans la mondialisation d'une croissante violation des droits de l'homme.

D'autre part, il y a chez les ardents défenseurs de la mondialisation quelque chose de très dogmatique dans leur manière de la présenter. Ces défenseurs sont d'abord des économistes néo-libéraux. Ils prétendent qu'il n'y a pas d'autre voie que la mondialisation. Tous les peuples, les nations et les cultures doivent entrer dans son orbite. L'avenir du monde et de l'humanité est déjà, de façon irréversible, résolu par la mondialisation. L'hypothèse est avancée que nous sommes dans la phase finale de l'histoire humaine et que la trajectoire pour l'avenir de l'humanité est déjà définie. Cette thèse est inévitablement sous-entendue dans la formulation de Peter Martin, quand il avance qu'il y a la possibilité « *de choisir de ne pas participer à la mondialisation mais le prix à payer n'est pas simplement économique. Il est aussi politique parce que le désir d'empêcher la mondialisation conduit inévitablement à l'extension des pouvoirs de l'Etat et à la perte de la liberté individuelle.* »

Un fatalisme collectif

Aucune vue de l'histoire humaine et de son avenir n'est déterministe. Nous avons ici, pour ainsi dire un fatalisme collectif. Ce que la mondialisation tente ainsi de faire c'est de priver les personnes du précieux cadeau de la liberté et d'empêcher leurs capacités d'imaginer des alternatives. Je pense qu'ici les religions pourraient jouer un autre rôle majeur. Souvent les religions, comme dans d'autres secteurs, ont tendance à s'adapter à la mondialisation, ignorant tout à fait ses implications dramatiques pour l'avenir de l'humanité.

Au lieu de succomber aux pressions de la mondialisation, les religions doivent maintenir vivantes les utopies qui sont les visions de l'avenir. Elles donnent l'espoir aux victimes de la mondialisation que ces choses pourraient être et seront différentes. En projetant des utopies les religions réaffirmeraient et justifieraient la capacité propre à l'humanité de chercher de nouvelles voies et de nouvelles trajectoires pour l'épanouissement de l'humanité. Si la mondialisation et le libéralisme économique sont des idéologies restrictives qui enferment les personnes dans l'espace étroit de l'intérêt personnel, les utopies au contraire les tournent vers l'avenir en faisant naître la confiance dans des possibilités inconnues jusqu'alors cachées.

C'est précisément parce que les utopies imaginent un ordre différent des choses qu'elles sont critiques pour le monde d'aujourd'hui. Les utopies peuvent paraître vagues et indéfinies, et peuvent ne pas avoir le profil d'une idéologie. Cependant, elles nous aident à dépasser les limites des idéologies et des systèmes -en ce qui concerne la mondialisation - et nous conduisent sur des terrains inconnus avec de nouvelles perspectives.

Personne ne conteste le fait que les religions peuvent répondre à toutes les questions structurelles de la mondialisation. La société mondiale est constituée de nombreux sous-systèmes fonctionnels. Ces divers sous-systèmes s'occupent des différents aspects de la vie. La difficulté avec la religion est précisément qu'elle ne représente aucun des sous-systèmes particuliers qui remplissent une fonction spécifique. Par sa nature, la religion est holistique et les religions affrontent des problématiques à un niveau plus complet. C'est un inconvénient bien sûr, mais en un autre sens c'est un avantage car les religions peuvent s'orienter vers des questions fondamentales que les différents sous-systèmes ne peuvent affronter. Dans ce sens, les religions sont capables de prendre de la distance par rapport à la mondialisation et de soulever de nombreuses questions critiques sur ses présupposés sous-jacents et ses modes de fonctionnement.

Si d'un côté les religions sont appelées à jouer un rôle déterminant en proposant d'autres voies, elles sont aussi mises au défi de la mondialisation. Vu leur état actuel, toutes les religions ont besoin d'une profonde transformation interne et d'une nouvelle herméneutique pour être capable d'affronter les défis posés par la mondialisation.

Félix Wilfred

1 -Rapports de l'Institut national des Sciences de l'Inde 27 (1960), p. 564.

2- Cité par Vijay Prashad dans *To get Einstein*. in *Frontline*, Juin 21, 2002. p. 73.

3- Cf. John R. Batter- Daniel A. Bell (eds). *The East Asian Challenge for Human Rights*. Cambridge University Press, Cambridge, 1999

4- Cf. Neera Chandhoke. *State and Civil Society. Explorations in Political Theory*, Sage Publications, Delhi, 1995.

5- Francis Fukuyama. *The End of History and the Last Man*, London 1992.